

LA MOUCHE A FEU.

LÉGENDE ESPAGNOLE.



ÉTAIT un brave homme que Pedro Morégno, un brave homme, mais pas riche, car pour toute fortune il ne possédait qu'une hutte de charbonnier sur la lisière de la forêt de la Ronda, et dans cette hutte rien autre chose qu'une table boiteuse, quelques écuelles de terre, une pile de sacs à charbon, deux haches qui n'étaient plus neuves, tant s'en faut, et un âne gris ayant quatre pieds comme la table, mais encore plus boiteux qu'elle

Si, cependant ; Pedro possédait encore une femme malade et une demi douzaine d'enfants, dont l'aîné avait à peine dix ans ; ils l'aidaient fort peu à gagner son pain quotidien, mais en revanche le forçaient à leur en procurer par un labeur incessant et bien au-dessus des forces d'un pauvre soldat auquel la gloire de ses chefs avait coûté une jambe et valu une maigre retraite de cent réaux, c'est-à-dire, à peu près 25 francs de notre monnaie.

Il y a par le monde des moralistes bien rentés, célibataires par calcul, égoïstes par philosophie, qui, disent-ils, après un bon dîner, dans un bon fauteuil, près d'un bon feu, écrivent de beaux livres d'économie politique dans lesquels ils prouvent par A plus B que, pour les pauvres, un grand nombre d'enfants est une fortune.

Généralement ces livres procurent à leurs auteurs la croix ou même le prix Monthyon et sont très-recherchés par la classe des philanthropes sensibles qui aiment mieux féliciter les indigents du nombre de leurs enfants que de les aider à les nourrir.

Pedro avait autre chose à faire qu'à acheter ces consolants traités in 8° sur papier glacé, à 7 francs 50 le volume et que, du reste, il eût été incapable d'apprécier à leur juste mérite faute de savoir les lire, car son éducation littéraire laissait fort à désirer, le ministre de l'instruction publique en Espagne n'ayant pas encore de son temps organisé l'enseignement secondaire comme l'a fait depuis avec un si remarquable succès son collègue d'au-delà les Pyrénées.

Mais s'il n'était pas savant, il était bon chrétien et homme de cœur, deux qualités qui valent infiniment mieux que certaine science et surtout que certaine philosophie de nos jours. A chaque nouvel enfant qui venait prendre place sur le lit de feuilles mortes dont, chaque automne, le charbonnier jonchait en l'agrandissant l'angle de sa cabane, il remerciait Dieu, non pas d'avoir augmenté sa fortune par une nouvelle charge, mais de l'avoir rendu père d'un chrétien destiné aux joies du ciel, et il allongeait sa journée de travail d'une demi-heure le matin et d'une demi heure le soir.

Quant à Mariquita, la mère, elle avait assez à faire à allaiter le nouveau venu, rapiécer les vêtements de ses marmots et de son mari, balayer sa maison, tenir en état les sacs et pourvoir à la nourriture de tous, depuis le chef de la famille jusqu'à l'âne, son unique serviteur.

Tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, on finissait par atteindre la fin de l'année.

Les choses marchaient ainsi depuis trois ou

quatre ans, quand un beau soir d'été, l'alcaide du village rencontra Pedro qui revenait de la forêt avec son âne chargé de bois mort.

—Hombre de dios ! s'écria le magistrat municipal en apercevant le charbonnier, tu arrives à propos, je suis en chasse depuis ce matin sans avoir trouvé autre chose qu'un mauvais merle, j'ai perdu ma route en le poursuivant, les jambes me rentrent dans le corps et mon estomac crie famine, as-tu un morceau de pain ?

—Seigneur alcaide, je n'ai ni pain ni vin, mais ma maison n'est pas loin et si Votre Seigneurie veut m'y accompagner, elle s'y reposera et prendra sa part d'un bon plat de garbansos (pois chiches) que ma femme a dû faire cuire aujourd'hui.

—Va pour les garbansos, répliqua l'alcaide, quoique à dire vrai j'eusse mieux aimé une tranche de chevreuil, comme vous autres braconniers, savez vous en procurer sans permission.

—Si j'en avais je serais heureux d'en offrir à Votre Seigneurie, mais je n'ai pas le temps de chasser, et la nuit je préfère dormir, que courir la forêt avec ma jambe de bois pour aller à l'affût.

—Oui ! oui ! je sais, fit l'alcaide avec un mauvais sourire, à vous entendre vous êtes tous des petits saints qui mériteriez plutôt une place aux présides (galères) qu'en paradis. Cet âne est à toi ?

—Il est à moi, Votre Seigneurie, et si vous êtes trop fatigué, vous pouvez vous asseoir sur sa charge ; il vous portera bien encore.

—Ce n'est pas de refus, fit l'autorité municipale qui s'installa bel et bien sur le dos de la pauvre Papalina.

On se remit en route toujours causant.

—Tu es marié, Pedro ?

—Oui, Votre Seigneurie.

—Et tu as des enfants ?

—Six pour vous servir.

—Hum ! c'est une belle famille ; tu as une maison aussi ?

—Une cabane, Votre Seigneurie.

—Et un jardin, sans doute ?

Un demi-arpent de terre où ma femme cultive quelques pommes de terre et un boisseau de garbansos, quand l'année est bonne.

—Avec un pré pour l'âne, et une vigne pour ta provision ?

—Ni pré, ni vigne, Votre Seigneurie ; Papalina broute à droite et à gauche dans les bois, et nous ne buvons que de l'eau.

—Bien ! bien ! mais dis-moi : où paies-tu tes impôts ?

—Mes impôts ! Dieu du ciel ! fit Pedro en regardant le magistrat avec inquiétude, quels impôts puis-je payer.

—Hum ! quels impôts ? mais, si je ne me trompe, tu dois payer 1° la cote personnelle pour toi, ta femme et tes six enfants ; 2° les contributions pour ta maison ; 3° l'impôt pour ton âne et enfin le droit de patente.

—Et tout cela ferait ?

—Mais quelque chose comme six douros par an.